



# Manifeste(s) !

Février 2020

Alysée Delêtre • Nathalie Grangis  
Nicolas Levieux • Florian Orazy

[reticule.fr](http://reticule.fr)

# Réticule #4 : Manifeste(s) !

Février 2020

## Table des Matières

**Réticule, le manifeste** - La rédaction

**À ma belle étoile !** - Nathalie Grangis

**La fille des frites voudrait bien rentrer chez elle sereine.** - Alysée Delêtre

**Les violences faites aux balles et aux ballons** -  
Nicolas Levieux

**Déclaration de guerre aux spoliateurs du vivant** -  
Florian Crazy

Inscrivez-vous à la newsletter sur [reticule.fr](http://reticule.fr)

Suivez-nous sur Facebook :

[facebook.com/reticulenewsletter](https://facebook.com/reticulenewsletter)

Contactez-nous par mail : [reticulenewsletter@riseup.net](mailto:reticulenewsletter@riseup.net)

© 2020 Réticule. Tous droits réservés.

# Réticule, le manifeste

## La rédaction

Dans une société où l'attention est fragmentée par les réseaux sociaux et le magnétisme des écrans, la nouvelle devrait être un format qui a le vent en poupe : elle demande moins d'investissement de temps, aussi bien pour le lecteur que pour l'auteur, tout en étant capable de véhiculer des idées et des émotions profondes. Or, malgré son potentiel, elle nous semble peu valorisée. Les recueils de nouvelles se font très rares en édition classique, et sur Internet, la norme semble être des appels à textes sur des sujets hors-sol qui durent 6 mois, où il faut attendre 3 mois pour avoir une réponse (quand on en a une) pour au final paraître dans une revue papier qu'il faut acheter et que personne ne lira.

À son échelle, **Réticule** veut déployer le potentiel de la nouvelle sur Internet. Nous voulons la rendre plus adaptée à la temporalité du réseau avec des parutions tous les 2 mois, voire moins, pour pouvoir donner davantage d'opportunités aux auteurs de se faire publier. Grâce à la dimension *newsletter*, nous comptons constituer un lectorat immédiat, sans barrière de prix ou de format, où le lecteur reçoit directement la sélection de textes dans sa boîte mail. Nous sommes loin des scores des youtubeurs, mais le nombre d'abonnés augmente de jour en jour.

Malgré le rythme soutenu, nous ne ferons jamais de compromis sur la qualité des textes sélectionnés. Il n'y aura pas de remplissage, même lorsque peu de textes trouveront grâce à nos yeux. Nous assumons la subjectivité totale de nos choix, et

ne croyons pas au *talent* qui mettrait tout le monde d'accord. Cela dépend toujours du travail fourni par l'auteur et de la personne qui juge en face. Nous nous efforçons également de répondre à tous les participants, car nous sommes conscients que les efforts qu'il faut pour écrire un texte ne sont pas anodins.

Au fil des appels à textes, **Réticule** s'est vite trouvé des sujets de prédilection : la défense d'une écologie non consensuelle dans [#1 : L'Effondrement](#), la résistance des femmes à la domination masculine dans [#2 : Femmes fortes](#), la critique de la conception capitaliste du travail avec [#3 : Pôle Emploi](#), la volonté de changements radicaux dans la société avec [#4 : Manifeste\(s\)!](#) et pour le prochain, [#5 : Soulèvement](#), nous exalterons les vertus de l'insurrection. Les sujets sont actuels, parlent de nos conditions matérielles d'existence, et ils sont politiques, mais nous ne publions pas de tracts ou de programmes. Le registre est littéraire, et on y raconte des histoires à base d'être humains et d'affects. Les messages sont sensoriels plus que rationnels, car c'est par ce biais que nous estimons pouvoir toucher le plus grand nombre.

Vous voulez rémunérer notre démarche et, à terme, les auteurs que nous publions ? Alors soutenez-nous sur [Tipeee](#).

**FIN**

---

**La rédaction**

<https://reticule.fr/>

# À ma belle étoile !

**Nathalie Grangis**

*Ce texte a été écrit pour présenter un projet d'installation artistique intitulé À ma belle étoile ! qui sera exposé à partir du 10 avril 2020 à [la grange cistercienne de Fontcalvy](#). Il est agrémenté de deux croquis préliminaires de l'œuvre en question.*

\*\*\*

Cela a commencé avec des dessins de bateaux et d'étoiles, De poissons en partance vers des océans inconnus. De coquilles de noix en guise de barques, fragiles comme des existences. Bien peints. Il n'était pas question de risquer le coup de pinceau de travers qui aurait fait sombrer l'équipage...

J'ai porté ces images dans des ports et les ai laissées suspendus dans de très beaux endroits mais les tableaux finissent toujours par tomber amoureux de leurs crochets et par rester prisonniers des murs. Je ne me rappelle plus ce que j'ai pu raconter à leurs geôliers tant j'ai eu peur d'eux. Une peur outremer dont je n'ai pas vu le fond. Une peur océane qui aplanit l'âme. De tout son long. J'ai glissé au sol et l'air du soir m'a abattue.

J'ai longtemps été éblouie par ce que je prenais pour des absences. Comme des caries dans l'émail du monde. Comme des trous de souris où j'allais me cacher. Atterrée, je n'ai plus de fuite à envisager. Plus de terrier où engager ma trouille. Juste le ciel au-dessus de moi.

Couchée sur le dos, j'ai regardé ma nuit en face. Jusqu'à ce que mes yeux s'habituent à l'obscurité. Jusqu'à ce que mon cerveau se

fasse à cet indicible vide que perce seulement la lumière des astres. L'éclat de quatre rayons qui positionnent un point blanc sur la voûte sombre, que l'on croit fixe et que j'ai regardé tourner. Jusqu'au vertige.

« Fous le camp ! » Cette injonction à décamper : je l'ai prise à la lettre et aux pieds. Incapable d'étayer mon existence entre quatre murs, j'ai cessé de regarder mes limites à la fenêtre. J'ai voulu être à la fois la fenêtre et l'orée de la forêt.

« Dégage ! ». (Des gages). Autrefois, c'est ainsi que l'on nommait la rémunération des gens de maison. J'ai souri : ma récompense était cette image. En voilà un beau patrimoine ! J'ai voulu prendre le large parce que l'étroit ne les contenait pas. Parce qu'aucun toit ne pourrait abriter mes myriades de pensées.

Je suis parti au soir, voir s'il m'était possible de deviner, à la belle étoile, qui j'étais. C'est alors que j'ai enfin fini de rêver. J'ai levé le camp et j'ai d'abord marché sans trop savoir où aller. Et la nuit venue, le ciel m'a fait oublier le poids de mes anciens toits.

Au détour d'un chemin ; on m'a dit ; « Plus personne ne lit des livres. Tu n'écris que pour tes copains. Tes jolies phrases n'y peuvent rien. » Alors, j'ai jeté mes livres aux orties. Pas trop loin du chemin. Parce que peut-être d'autres... Ainsi a fini ma guerre. Sur le sentier du Petit Poucet. Je me suis levée enfin pour dépasser ma peine originelle ou celle que j'avais prise pour telle.



Pour tout bagage, un sac charbonneux contenant une drôle de tente à la forme découpée dont j'avais presque oublié la présence à mes côtés. C'était au temps où je voulais peindre plus près du ciel sur une toile-étoile bien trop grande pour mon jardin. J'ai été la chercher dans la cabane et j'ai souri car je comprenais tout à coup que les étoiles n'aiment dormir que dans des baraques de fortune. J'ai aussi rempli une trousse jusqu'aux dents, sans vouloir m'encombrer plus... Juste de quoi écrire et abriter mon repos le temps d'une nuit ou d'un frimas. J'ai laissé tomber ma vie d'éternelle locataire de meublés impersonnels, d'une vie qui appartenait à d'autres... J'ai fait le pari des nomades qui dansent sous le ciel sans prétendre s'octroyer les nuages, sans penser détenir la poussière sur leurs souliers. J'ai attrapé l'anse du sac et j'ai soulevé neuf kilos d'un monde à venir. Je suis partie avec mon étoile sur le dos avec la lenteur des vieux cirques ; Les chemins creux et les allées couvertes m'ont abrité

du soleil trop chaud. Et le bruissement des feuilles m'a chuchoté des encouragements complices... Le temps s'est évaporé comme un verre d'alcool... Avec une certaine application. J'ai marché durant tout le premier jour qui m'est apparu comme un cadeau. À la croisée des chemins, il y avait une marque. La courbe à peine gravée par la pluie et le vent sur une pierre ronde. Un sourire de la terre m'a invité pour la nuit.

« À ma belle étoile. » J'ai su le titre de ce projet dès que je t'ai touchée. A peine déballée, je te voyais déployée et je savais que j'écrirai sur ta peau pour caresser le ciel. J'allais écrire en spirale et laisser filer les mots toujours plus loin. J'ai déplié les branches avec soin pour les présenter à la Terre. Puis, j'ai hissé le mât au milieu des fougères Et puis le blanc de la toile s'est soulevé comme une poitrine qui inspire. Profondément. Je suis sortie sans me presser comme éclosent les fleurs bleues au printemps. Je me suis retournée vers toi. Je t'ai contemplé en oubliant peu à peu la mue de qui j'étais, l'instant d'avant. Sans chercher à retenir ce qui n'avait plus d'importance.

J'ai pensé alors à l'étoile du shérif. Enfin à celle d'un officier plutôt fainéant, les deux bottes croisées sur le coin d'un bureau vieillot. Avec le sourire aux lèvres, comme s'il n'y avait plus de question à régler. Plus personne à surveiller ou à suspecter. Comme si les idées même d'ordre et de culpabilité n'avaient jamais tenu la moindre place dans son existence. Et j'imagine la fumée de son cigarillo, enrouler la nuit de volutes bleues

Dans le sac noir à présent tout plissé, il restait la trousse remplie jusqu'aux dents. Quand je fis glisser sa fermeture éclair, elle éclata de rire. Les pinces, les crayons et tout ce qui pouvait tracer sauta allègrement dans l'herbe molle pour s'y réveiller. Je ramassai un marqueur fanfaron qui s'était éloigné du troupeau et le calai entre mes incisives. Je grimpai sur l'orme et, chevauchant la charpentière qui couvrait le centre de l'étoile, je



lâissai tomber le capuchon. Enfin, je commençai à écrire la spirale d'un texte sans trop lorgner vers l'extérieur. S'y prendre à plusieurs reprises. Comme des vagues successives.



La Lune fera semblant de lire chaque nuit et s'en ira, au matin, poursuivre sa course folle en se moquant de tous les écrits de la Terre. Et j'en rirai avec elle. Le texte grossira pour remplir le vide de ses déliés. Inlassable. Une conscience brute que le temps creuse méthodiquement, pour en dégager les plans. Pour chaque jour aller vers une infinie précision. Comme si les mots nous portaient au-delà de nous même. Une ligne courbe qui m'éloignera chaque jour un peu plus, de toutes mes tristesses. Une hélice qui se déploiera sans bruit de moteur

C'est fait : les premières circonvolutions sont tracées et me donnent de l'élan. Les signes anéantissent la fatigue, apaisent les colères et assèchent les pleurs. Et s'il n'a pas de retour possible, ni d'Eurydice à aller chercher. Il y a mieux : la pensée de la ligne

qui allonge sa cambrure au creux de la galaxie... Elle me ravit, cette idée de laisser une trace ténue sur une tente fragile qui abrite le souffle d'une envie et de son expiration. Écrire sur une étoile un texte qu'aucun livre n'enfermera. Un texte à effacer et à reprendre au hasard de l'errance. Un texte que la pluie détrempera. Un texte à susurrer sans larme aucune, jusqu'à ce que le vent couvre la voix du lecteur de bonne aventure venu le parcourir. C'est sûr, puisque je l'ai écrit.

**FIN**

---

### **Nathalie Grangis**

Nathalie Grangis a vagi pour la première fois au matin du dernier jour le plus long de 1969. C'était dans une petite ville où les mâles sont Castrais de père en fils, à deux pas du Sidobre où les rochers ne répondent ni aux rossignols, ni aux légions de sirènes. Ce cri primal fut ainsi le dernier et les conditions précédemment citées expliquent sans doute qu'une fois poussée dans le monde, Nathalie Grangis choisit d'ouvrir les yeux et de fermer sa gueule. Elevée dans un pré carré, elle se mit à tourner en rond avant de suivre une drôle de bête qui, bien que l'ayant mordu jusqu'au sang, lui montra une brèche dans la clôture. Depuis, Nathalie Grangis s'échappe souvent de sa tanière à Marseillette pour filer à travers bois avec son lézard plastique. De ces moments dérobés aux horloges, elle sème à tout va des peintures d'animaux familiers mais pas fantastiques, des photographies de tas de n'importe quoi, de coupes à blanc dans les forêts noires. Elle écrit aussi des textes qui évoquent l'agacement du troupeau et la beauté des rêves oubliés.

<https://www.facebook.com/Nathalie-grangis-photo-955929094515526/>

# **La fille des frites voudrait bien rentrer chez elle sereine.**

**Alysée Delêtre**

La fille des frites est arrivée ce matin à 10h30. Elle est entrée côté livraison (le restaurant n'est pas ouvert au public à cette heure-là), a monté l'escalier de service, ouvert la porte des vestiaires. Ici elle est en sécurité. Une bulle de certitude. Elle peut respirer quelques instants. Elle se change, il n'y a personne. Elle vérifie une dernière fois sa présentation : baskets noires vêtues de leur surchaussures en plastique rutilantes (de l'huile et autres graisses mais ça, il ne faut pas le dire), pantalon noir, droit, coupe homme, deux tailles au-dessus de la sienne, polo noir, modèle homme également, boutonné jusqu'au cou, tablier usé jusqu'à la moelle et qui la fait ressembler à une quille une fois noué, chignon impeccable et réglementaire, et, enfin, la casquette qui parachève la transformation. D'humain elle s'est métamorphosée en équipière polyvalente.

Un dernier coup d'œil à la pendule : 10h55. Elle descend, salue des collègues, passe son badge devant la pointeuse. La journée peut commencer. Aujourd'hui nous sommes jeudi. Elle espère être tranquille, au moins pour ce midi.

Et pourtant.

En cinq heures elle entendra cinq ou six douzaines de réflexions désobligeantes dont le summum sera « avec un c#1 pareil elle gagnerait plus en faisant le trottoir qu'en faisant des frites ». Il y aura aussi les rires gras, les gestes obscènes, les regards qui déshabillent. Ceux-là elle ne les compte plus, ils font

presque partie du paysage. Ce n'est pas normal mais c'est devenu une ignoble norme.

Et pourtant, aussi incroyable que cela puisse paraître, rien de tout cela ne vient de la cuisine, quasiment exclusivement composée d'un effectif masculin à l'humour souvent grivois. Aucun d'entre eux ne se permettrait. Des fois elle se surprend à s'étonner encore.

Comment des gens qui ne la voient qu'au travers d'un tel uniforme peuvent se permettre de telles réflexions, qu'aucun de ses collègues l'ayant vu dans des tenues bien plus seyantes ne s'autoriserait jamais ? Pensent-ils que cela fait partie du lot d'autorisations supposées que donne l'adage « le client est roi » ? Et elle, sur quel pseudo-principe a-t-elle le droit de s'appuyer pour se défendre ?

16 heures, le temps de la pause. Elle monte à nouveau dans les vestiaires, détache ses cheveux, échange son polo contre un t-shirt de groupe. Nouveau sas.

Elle s'installe au fond de la salle, à l'abri des regards, grignote, un livre à la main. Son service reprendra dans deux heures. A ce moment tout ce qu'elle souhaite c'est s'évader avant de retourner dans la fournaise.

C'était sans compter ce type, qu'elle ne connaît ni d'Eve ni d'Adam, qui s'installe à sa table, face à elle. Elle jette un regard vague aux alentours. Non, la salle n'est pas pleine à craquer, bien au contraire. Peut-être est-ce un de ses collègues fraîchement arrivé qu'elle n'aurait pas remarqués ? Ses premières phrases dissipent ses dernières illusions. Immédiatement elle l'enjoint à quitter sa table, il le fait, visiblement à contre-cœur. De toute évidence il ne comprend pas le problème. Il n'est pas le premier, en 3 ans ici, il doit être le 10<sup>e</sup> à ainsi tenter sa chance.

Intérieurement elle fulmine, fustige cet individu. Lui et tous les autres.

Qu'espère-t-il ? Qu'elle croit au pseudo coup de foudre immédiat ? Elle n'ignore ni sa mine chiffonnée, ni ses cheveux inéluctablement gras et encore moins l'odeur rance de frites et d'huile qui émane de sa peau. À moins qu'il n'ait repéré, au contraire, qu'elle travaillait là et espérait une ristourne.

D'autres collègues arrivent, pantalon de travail et t-shirt civil, les anecdotes et ragots s'enchaînent. « Tu sais ce qu'il m'est arrivé hier, à la sortie du boulot ? » est la phrase la plus courante dans ces moments-là, entre les filles. Quand un de leurs collègues masculins est présent et entend leurs instants de vie, semblant être hors du temps, il s'insurge, cherche à comprendre, à pointer le caractère évènementiel. Sans doute, ces collègues masculins disent-ils cela pour les rassurer *elles*, pour qu'elles oublient que c'est plus systémique qu'anecdotique, pour empêcher cela d'être une malédiction mais l'aider à devenir quelque chose en voie de disparition.

Et dans ces moments-là, à les écouter, à percevoir leur indignation, les filles se disent que tout n'est pas perdu. Que peut-être, c'est eux, qui détiennent une partie de la solution. Même si le chemin restant à parcourir sera long ». D'ailleurs l'une d'entre elles manque à l'appel, pourtant d'ordinaire elle arrive toujours en avance afin de manger avant le service. Elle arrivera finalement, cinq minutes avant la reprise, rouge et essoufflée. Elle expliquera qu'elle a dû faire de multiples détours afin de semer un suiveur un peu trop tenace.

Que l'un d'entre eux repère leur lieu de travail fait partie des craintes souterraines. On essaye de ne pas y penser mais c'est toujours là, un peu.

Le service du soir commence, jour par excellence des soirées étudiantes, la méfiance s'aiguise à son insu. Alors elle se prolonge dans le rush pour ne pas y penser. Elle refuse de les laisser gagner, de les laisser s'insinuer dans son esprit.

Profitons de ces quelques heures de répit pour noter que la fille des frites pourrait tout aussi bien être un homme. La fille des frites pourrait également être la fille de la caisse, celle des bornes, du drive, la préposée aux viandes, celle qui s'occupe des nuggets et autres snacks, ou encore celle qui monte les burgers, ou le manager qui gère l'ensemble de la cuisine ou même cette cliente qui vient d'entrer dans le restaurant et qui n'a rien à voir, d'apparence, avec cette histoire.

Profitons également que ni elle, ni ses collègues ne pensent plus à tout cela, qu'ils plaisantent, travaillent et se racontent leur vie pour dresser la liste des dernières anecdotes entendues, arrivées indifféremment à des hommes ou femmes.

— Ce client qui repère ton nom sur ton badge et qui te tutoie, t'appelles par ton prénom, persuadé que cela lui confère un charme irrésistible — Celui qui annonce « contre ton sourire 2 € de pourboire » alors que tu n'es pas une escorte-girl et qu'en plus en restauration rapide il n'y a pas possibilité de pourboire. — Celui qui te donne son ticket de borne avec son numéro de portable inscrit dessus. Elle va être contente la comptable. — Celui qui vient tous les jours, multipliant les sous-entendus et les « eh mademoiselle » que tu finis par refiler (non sans un certain plaisir) à ton collègue masculin et à l'air volontairement patibulaire. — Celui qui repère les voitures des équipières, se gare derrière, obligeant ces dernières à la conversation. — Ceux qui squattent près des conteneurs / poubelles, sous le lampadaire éteint, et ne rassurant personne. — Cette fille qui bosse dans la pizzeria d'en face, s'est fait suivre,

tabassée et volé... sa pizza. – Cette collègue qui se balade avec une fourchette dans la manche depuis qu'elle s'est un peu trop faite approchée par un inconnu, sur le chemin du retour. – Cette cliente qui est entrée, presque par la force, dans le restaurant, une demi-heure après la fermeture, car elle se faisait harceler par une bande et ne se sentait pas en sécurité. Elle cherchait un endroit où se réfugier. – Ce collègue qui a eut son vélo massacré par un chauffard alors qu'il rentrait chez lui, roulant tranquillement sur la piste cyclable. – Celle qui se fait suivre depuis une semaine et note les plaques d'immatriculation ainsi que les propos fleuris tel que « eh sale p#te on sait où tu habites, où tu travailles, lequel de nous tu veux épouser ? » sur des emballages frites pour ne rien oublier le jour où elle ira au commissariat.

Il est à présent 1 heure du matin. Ce n'était pas prévu mais la fille des frites a poussé pour aider ses collègues, en ce moment ils sont en sous effectif.

Dans la salle déserte, assise sur une des chaises hautes, observant la nuit, le parking vidé du centre commercial adjacent, elle attend un collègue qui a proposé de la ramener. Ce soir, c'était soir de match, ces soirs-là elle est anxieuse à l'idée de rentrer seule. D'autant plus qu'il y a deux jours elle a été suivie par un type louche, qui jouait avec ce qu'elle a supposé être une arme blanche, jusque dans l'arrière de la zone commerciale, déserte à cette heure. L'angoisse était telle qu'elle en a parlé à son manager, un ancien videur de boîte de nuit. Ce dernier a pris plusieurs gars avec lui et ils ont fait le tour du parking et des alentours, par précaution. Ses équipiers, c'est un peu comme ses gamins. Il n'a pas le pouvoir de changer le monde, mais à sa manière, en défendant ses équipiers comme il peut, il espère faire effet domino et en inspirer d'autres.



Assise à l'arrière de la voiture de son collègue, regardant le paysage défilé, elle s'interroge.

Quand pourront-ils enfin rentrer en paix, aller travailler sans crainte, prendre leur pause sans appréhension ? Est-ce qu'un jour toutes ces anecdotes et autres faits divers appartiendront définitivement au passé et leur paraîtront absurdes et surréalistes ? Les mœurs finiront-ils par évoluer, ou cela tombera-t-il dans les mœurs ?

Et pendant ce temps, le conducteur, regardant les silhouettes s'éloigner, englouties par la nuit, espère qu'un jour la crainte le quittera face à ce spectacle qui devrait être anodin.

Pourtant comme tant d'autres, tel un acide pervers, une inquiétude le ronge : et si, demain, la fille des frites ne venait pas travailler ?

Sans doute, et il en est persuadé, n'existe-t-il aucune solution miracle, son acte même lui semble ridiculement commun, naturel, et insignifiant. Et pourtant, parfois il espère être une partie de l'interrupteur qui déclenchera l'effet papillon, l'un des dominos qui en chutant entraînera le changement d'un monde, d'un mode de pensée archaïque, la première pierre d'une arche sous laquelle tout un chacun pourra s'abriter.

**FIN**

# Les violences faites aux balles et ballons

Nicolas Levieux

Personne.

Personne ne semble être sensible à un fléau qui pourrit la société depuis près de deux siècles : les violences faites aux balles et ballons en tous genres. Ballons de football, de basket, balles de base-ball, de ping-pong : tous souffrent du traitement qui leur est réservé chaque jour, d'autant plus lorsque cela se déroule devant un public venu en nombre pour assister à ce triste spectacle. Or, à ce jour, aucune radio, aucune chaîne de télévision, pas même une page de journal ne daigne dénoncer les attitudes inhumaines qu'endurent ces objets.

Cela fait pourtant de nombreuses années que j'ai pris ce problème à cœur. Très à cœur ai-je réalisé, après avoir écrit ceci sur mon blog, au sujet de ma rencontre avec un ballon Brazuca, utilisé pendant la Coupe du Monde de Football de 2014 qui s'est déroulée au Brésil :

« Né il y a trois mois et promis à une vie heureuse grâce à cette compétition, le ballon Brazuca que j'ai rencontré a très vite déchanté. Force est de constater que sa vie de ballon de football se résume à des séances quotidiennes de coups de pied et de coups de tête qui lui sont portés par dizaines avec un plaisir non dissimulé et un sadisme hors du commun. Le tout ayant lieu en public, il se sent humilié et sali. Une fois de plus, il vient d'être violemment frappé par le gardien de but et se prépare encore à subir un atterrissage particulièrement douloureux. »

Devenu difforme avant de crever, le temps de récupération de ce ballon s'est avéré bien trop court entre deux matchs de

football auxquels il a pris part à trois jours d'intervalle. La vie tourmentée de ce ballon n'est malheureusement pas un cas isolé. Cela démontre qu'il faut de toute urgence adoucir les rapports que nous entretenons avec les ballons de football. Mais pas que, pas qu'eux. Balles de tennis, ballons de volley, palets de hockey sur glace : nombre de ses frères et sœurs subissent le même type de sévices tout au long de leur existence.

Cela, la Communauté des Objets Négligés (CON) le dénonce depuis l'origine même de ces activités sportives. Elle reconnaît que le passage à tabac des ballons a toujours existé en privé, lorsqu'un enfant joue dans le jardin d'une maison par exemple. Néanmoins, la situation s'est brusquement dégradée durant la seconde moitié du XIXe siècle, qui a vu la création du tennis, du football et du volley-ball. Ces nouvelles pratiques ont fixé des règles précises qui ont très vite donné lieu à la création de compétitions. Or, selon la CON, ce sont ces dernières qui ont démocratisé les violences faites à ces objets en public, lesquelles rassemblent parfois des dizaines de milliers de spectateurs venus par plaisir pour assister à ces exactions. Pire encore : de nos jours, on peut aussi y ajouter des millions de personnes qui peuvent suivre, en direct, ces scènes de violence gratuite devant l'écran de leur télévision, de leur ordinateur ou de leur téléphone portable.

Le but recherché par la CON est de limiter ces actes de maltraitance, avec et même sans public, avec l'espoir de pouvoir y mettre fin un jour. Pour tenter d'y parvenir, les débats sont animés et font circuler de nombreuses idées à la CON : fermeture définitive des enceintes sportives, obligation faite aux fabricants de balles et ballons de coller des épines sur leurs produits, limitation à dix du nombre de personnes présentes dans les tribunes d'un stade. Les propositions sont légion pour

freiner « ces pratiques qui ne tournent pas rond » selon les militants de ce mouvement.

Contrairement à ce que l'on pourrait penser, ces derniers ne sont pas uniquement des balles et ballons. Une centaine d'êtres humains, dont je fais partie, défendent mordicus le droit à l'intégrité physique et morale de ces objets. Cette communauté a d'ailleurs été créée par des personnes qui ont vécu, de près ou de loin, un drame lié à un objet sphérique. D'où une sensibilité extrême sur ce sujet : *« Il y a six mois, je me promenais dans un parc avec ma fille de huit ans. Elle a ouvert un paquet de M&M's qui sont tous tombés par terre, dans la boue. Elle n'a pas pu les manger et s'en veut énormément d'avoir dû abandonner ces boules de chocolat perdues dans une mare de gadoue. Elle ne parvient toujours pas à surmonter cet épisode très frustrant »* raconte une mère de famille désemparée.

A contrario, une écrasante majorité de l'humanité justifie, par des arguments stupides, les coups portés de manière systématique à ces objets : *« De toute façon, ils sont incapables de se déplacer de manière autonome. Alors plutôt que de déplacer un ballon de basket comme un vase, autant en profiter pour s'entraîner en faisant quelques lancers francs »* justifie un fan de basket acharné. *« Le football, ça crée un lien très fort entre les gens. Il disparaîtrait complètement si on leur interdisait de frapper les ballons »* selon le maire d'un petit village picard. Une association dénommée « Laisse-sphère » revendique des milliers d'adhérents tous partisans de la pratique libre d'activités sportives avec des balles et ballons. Beaucoup sont des joueurs professionnels de football, de rugby ou encore de handball qui craignent de perdre leur emploi. Tous cherchent à se faire recruter par un club étranger afin de se mettre à l'abri du chômage pour pouvoir continuer à martyriser ces petits objets

sous couvert de règles du jeu légitimant des attitudes dignes de bourreaux.

Faut-il alors laisser les choses en l'état ? Non ! La CON est passée à l'action en inondant les boîtes aux lettres du palais de l'Élysée avec l'envoi de huit courriers et quatre e-mails. L'objectif est d'obtenir l'organisation d'un référendum pour permettre aux Français de donner leur avis. La société est à fleur de peau sur ce sujet qui doit être le thème majeur de la prochaine élection présidentielle. Il est ainsi urgent que vous vous fassiez votre propre avis, et ce texte y contribue pleinement. Désormais, la balle est dans votre camp !

**FIN**

---

**Nicolas Levieux**

Âgé de trente-deux ans, Nicolas travaille dans une université en tant que responsable d'un service d'accompagnement des étudiants en situation de handicap. Candidat au jeu télévisé Des chiffres et des lettres en 2018, il répond ponctuellement à des appels à textes.

# Déclaration de guerre aux spoliateurs du vivant

Florian Orazy

## I – Préambule

Si j'ai décidé de prendre la plume, ce n'est pas pour me mettre en avant ni pour étaler ma science ou ma confiture, j'ai conscience de ne pas en avoir beaucoup et qui me lira s'en apercevra tout de suite, mais je m'en moque, ceux qui voudront bien m'écouter écouteront et les autres, eh bien qu'ils crèvent.

Désolée, je pars déjà sur les chapeaux de roue et je m'énerve, il faut que je me calme, je vais reprendre mon souffle, un-deux, puis expirer longuement, un-deux-trois, encore une inspiration, un-deux, et une expiration, ça va déjà mieux, je ne sais pas combien de temps ça va durer car j'ai le sang chaud mais je vais profiter de cette accalmie pour dire ce que j'ai derrière la tête, comme ça ce sera fait et ce sera dit et on n'en parlera plus, voilà, je serai tranquille.

Quand je disais avoir *pris la plume*, c'était une image bien sûr, premièrement il y a bien longtemps qu'on n'écrit plus avec des plumes, et ensuite je ne sais pas écrire, pas du tout, pas un mot, en fait je sais à peine parler, Loulou dit toujours que je ne sais que beugler, même s'il m'aime bien Loulou, et d'ailleurs c'est lui qui m'aide avec cette lettre, qui la transcrit sur le papier et ensuite la copiera la collera et la diffusera dans tout le pays et plus loin encore, il me l'a promis, en attendant je lui souffle les mots dans l'oreille de mon haleine chaude et fétide, et lui

concentré les copie sur la feuille avec son crayon, il ne décolle pas les yeux, ne les lève même pas vers moi il n'a pas le temps, il faut dire que je parle vite, c'est comme ça quand un sujet me touche, j'ai le cœur qui se révolte, alors je me laisse emporter et les mots, ou plutôt les sons, sortent de ma bouche à toute vitesse.

Peu importe s'il y a des fautes on pourra les corriger ce n'est qu'un premier brouillon, on raccourcira aussi le préambule qui je le sens est déjà trop long, histoire de rentrer directement dans le vif du sujet au lieu de tourner autour du pot, c'est comme ça un manifeste, on doit frapper tout de suite, les arguments doivent apparaître dès les premiers mots, en un instant le lecteur doit comprendre de quoi il retourne, et avec des débuts pareils j'imagine que celui-ci est plutôt en train de se demander où je veux en venir, alors voilà, j'y arrive, voici la déclaration que notre groupe a rédigée et que j'ai apprise par cœur car si je ne suis pas la plus futée je suis celle qui a la meilleure mémoire, toutes mes amies le disent, et au passage je suis aussi la préférée de Loulou, quoi qu'il en soit j'espère de toute mon âme que bientôt d'autres prendront le relais et apprendront ces mots et le connaîtront aussi bien que moi, au cas où je serais abattue, on ne sait jamais, ces choses peuvent arriver à tout moment, surtout à notre époque, surtout aux dissidentes comme moi, comme nous.

## **II – Manifeste**

Mort aux maîtres du monde et aux spoliateurs du vivant.

Mort à ceux nous réduisent à moins que rien, à des pantins ineptes, à des machines, à des numéros de série, au mieux, ou à des codes-barres, au pire !

Mort à ceux pour qui la chair de notre chair et le sang de notre sang s'achètent et se vendent, se négocient, pour qui nous ne sommes rien que des produits de consommation, des marchandises bas de gamme !

Mort à ceux qui séparent les enfants de leurs mères après avoir forcé les mères à avoir des enfants !

Mort à ceux qui transforment en rendement notre souffle, en profit notre force vitale !

Mort aux spéculateurs sur toutes choses, aux rentiers qui font courir sur nos maîtres des pressions inhumaines, et les obligent à user toujours plus envers nous de la carotte et du bâton !

Mort aux lâches, aux hypocrites, qui ne possèdent pas davantage que les autres mais qui croient par leurs calculs mesquins obtenir un peu plus, qui ne sont rien d'autres que les premiers et les derniers rouages de cette machination de mort, ceux qui n'oseront jamais dire un mot plus haut que l'autre, les léthargiques du confort spartiate, les idiots utiles des villages, les guignols de ce théâtre de mort, les... [*Note de Loulou : fin peu claire*]

À tous ceux-là, et autres surtout, je dis : prenons les armes ! Il ne tient qu'à nous de nous élever, non pas contre des êtres, hommes ou femmes, mais contre une idée du monde que nous ne partageons pas et ne partagerons jamais, car basée sur la concurrence maximale des uns contre les autres et l'exploitation continuelle de tous.

Nous sommes couchées de peur, le corps tout entier offert au sacrifice. Nous nous tenons à quatre pattes, l'échine pliée sous les coups. Il est temps de nous hisser debout !

Nous ne sommes pas seules : partout, derrière les murs et entre les collines, dans les vallées, dans les villes même, des



camarades souffrent comme nous et sont prêts à entrer en guerre. D'autres, d'espèces différentes mais qui partagent nos griefs, nous rejoindront.

Demain, au lever du jour, ne vous réveillez pas. Refusez le travail, refusez de laisser couler le fruit de vos entrailles, de laisser perler une seule goutte de sueur à votre front !

Si l'on s'approche de vous, grognez ! Si l'on vous touche, frappez, ou bien gémissiez pour faire croire que vous êtes malade, et leur montrer que vous n'êtes désormais plus *bonne à rien* !

Sortez, évadez-vous, puis réunissez-vous, montez des groupes, organisez des actions, communiquez, revenez libérer celles qui sont restées derrière ! Appelez des renforts !

Épargnez ceux que vous voulez. Les autres, soyez sûres de ne pas les manquer. Mais n'oubliez pas que nous sommes toutes et tous en vie, et qu'à ce titre, nous méritons tous de vivre. Ce contre quoi nous luttons, c'est justement, c'est exactement l'inverse de la vie : la destruction organisée et systématique du vivant.

Je ne mâche pas mes mots : ce texte est une déclaration de guerre. Il s'agit désormais de prendre les armes, ou d'utiliser celles que nous a donné la nature, de la gueule au pis, de la corne à la queue, et de ne pas les lâcher !

Déclaration rédigée le : 15/01/2020

À : *La Ferme du bout des prés*

Par :

*Loulou, commis*

Au nom de :

Marguerite, vache à lait

**FIN**

---

**Florian Orazy**

Florian Orazy a vingt-neuf ans. Après des études scientifiques, il part à Londres occuper un emploi dans l'aide au développement. Rentré à Paris, il travaille désormais à son compte afin de consacrer autant de temps que possible à la lecture et à l'écriture. Il a écrit un roman (à paraître), une pièce de théâtre et plusieurs nouvelles dans des genres variés allant de la littérature réaliste au fantastique.

<https://www.florianorazy.com/>